

62e année
Trois-Rivières, Nos 23 et 24
Vendredi, les 7 et 14 juin
1974
1563, rue Royale
Trois-Rivières, Qué.
Tél. 378-8404

Le Bien Public

ORGANE DU RÉVEIL TRIFLUVIEN

Enregistrement
numéro 0475
Courrier de la
Deuxième classe
Port de retour garanti
*
Abonnement: \$3.00
par année
*
La copie: 10 cents

L'oubli des origines

Longtemps, dans le domaine de la haute finance, la Banque Canadienne Nationale s'est identifiée au nationalisme économique des Québécois. Il était alors de bon ton pour un nationaliste exemplaire de « faire affaire » avec cette respectable institution bancaire, et ce l'est devenu, bien que les Caisseurs aient fortement entamé sa clientèle. On peut dire, d'après son dernier bilan, que la BCN est très prospère et que ses énormes profits lui permettent d'oublier la modestie de ses origines.

Les campagnes d'achat chez nous faites par l'association des voyageurs de commerce vers les années 1930 ont largement profité à nos banques d'allégeance québécoise et française en drainant progressivement dans leurs voûtes une part importante de notre épargne. Que de fois avons-nous vu ce spectacle rassurant d'épargnants francophones quitter une banque anglo-canadienne pour ouvrir un compte dans une banque franco-québécoise par simple souci de décence patriotique! Il était fort beau ce mouvement des nôtres tentant tout le possible pour aider leur propre cause et la BCN, tout comme la Provinciale, en retira de précieux avantages.

En effet, fortes d'un apport inespéré qui résultait



Lors d'une récente conférence de presse, Le capitaine **LUC HARVEY** a fait part de son programme d'activités à bord de son bateau, le Jacques-Cartier, lequel, pour un quatrième été, prendra à son bord Trifluviens et touristes pour des excursions sur le fleuve. La vogue de ces croisières va croissant et beaucoup de groupements ont déjà retenu leur journée. (A.B.)



MAISON TRIFLUVIENNE, lithographie d'Eugène Klimoff extraite d'un portfolio de 16 dessins que vient de publier ce peintre russe que nous avons bien connu à Trois-Rivières où il a tenu plusieurs expositions. Récemment, son frère Constantin Klimoff, pianiste et professeur, ancien directeur de l'École de Musique de l'Université Laval, décédait à Montréal, à l'âge de 77 ans. Nous publions dans ce numéro un article sur l'apport des frères Klimoff (Constantin, Georges et Eugène) à la culture canadienne.

de l'application des bons principes, nos banques se mirent à prospérer, à gonfler demesurément leur actif. On pouvait se féliciter de l'heureuse incidence de ces campagnes d'achat chez nous. Le nationalisme fumeux des éveilleurs était enfin passé dans les actes, comme par miracle et, autour de nos banques à slogans patriotiques; ce fut désormais la ronde joyeuse des milliards.

C'était merveille de constater que la mobilisation des bonnes volontés n'avait pas été lente à produire son petit effet sur notre économie et qu'enfin, pour traiter ses affaires, notre milieu survolté d'ambitions audacieuses pouvait compter désormais sur des banques dignes de ce nom. La pratique de l'entraide économique s'était rapidement révélée bénéfique aux intérêts de notre petit groupe.

Aujourd'hui, même sans vouloir introduire le racisme dans les affaires, on accepterait difficilement qu'une de nos banques québécoises oublie le passé et trahisse des principes dont

l'application a contribué à l'enrichir. C'est pourtant ce que la BCN nous demande quand elle nous annonce qu'elle vient de confier son budget publicitaire à l'agence anglophone Cockfield, Brown. Une ethnie encore au stade artisanal sur le plan économique peut-elle, sans s'affaiblir, agir de la sorte?

La presse estime à un million et demi de dollars le budget publicitaire de la BCN, l'un des plus importants au Québec. Nous pensons qu'on aurait pu trouver chez nos agences francophones des publicitaires capables de mener à bien cette tâche.

Il est sûr que l'agence Cockfield, Brown est l'une des plus prestigieuses sur lesquelles une entreprise bancaire puisse compter. On regrette cependant que notre seule banque, qui porte dans son nom l'étiquette *Nationale*, ait décidé, dans un cas pareil, d'oublier la nature populaire de ses origines, pour ne considérer que ses intérêts du moment.

Clément Marchand



JORDI BONET PARMIS NOUS

Une double exposition des oeuvres de Jordi Bonet se poursuit à la Galerie du Parc et à l'hôtel de ville. Dans le premier cas il s'agit d'une rétrospective des principales manières du peintre depuis son arrivée au Québec. Dans le deuxième cas, il s'agit d'oeuvres sculptées (bronze et aluminium) appartenant à une technique nouvelle.

Dans les deux cas, l'exposition offre un grand intérêt et nous permet de constater l'évolution subie par ce grand artiste depuis l'époque où il exposait ses premières toiles à Trois-Rivières, il y a vingt ans.

Nous voyons ici l'artiste en compagnie du maire Beaudoin, lors du vernissage de l'exposition des sculptures et moulages dans le grand hall de l'hôtel de ville.

Un projet presque utopique devenu réalité: la "démystification" des Archives du Palais de Justice.

C'est grâce à une subvention de Perspective-Jeunesse que six étudiants en Histoire ont mené à bien cette idée: rendre accessible au public ces Archives, "victimes" de préjugés chez le commun des mortels. Qui peut oser dire qu'il n'a pas le réflexe de poussière ou de papeterie sans intérêt en pensant Archives? Pourtant, c'est dans ces voûtes que sont conservés les documents témoins de la petite histoire de la région: acte de baptême du Sieur de la Vérendrye, testament de Madeleine de Verchères, premier Catalogue des Trépassés de Trois-Rivières (1634 à 1677), signatures originales de Louis XIV et de Frontenac, photos et journaux de 1908... etc.

On voit, sur cette photo, les responsables du projet: Louise Hamel, Gilles Delisle, Rollande Lambert, Michel Verrette, Danièle Loblan, Hélène Trépanier.

LE LYON LITTÉRAIRE

On ne commence pas une quatrième année de séjour à Lyon sans se rendre compte que si Paris est le cœur intellectuel et spirituel de la France, les grandes villes de Province sont les pépinières de ses écrivains et de ses artistes.

Au fil des jours, j'ai constaté avec étonnement que des auteurs qui avaient marqué ma jeunesse sont nés ou ont vécu à Lyon.

Il en est ainsi de SAINT-EXUPÉRY dont la maison natale est située dans une rue qui porte son nom. Nous sommes allés visiter dans les Dombes, à trois-quarts d'heure de Lyon, le château de St-Maurice-de-Remens où il passait les vacances d'été. Des souvenirs de lectures me revenaient en contemplant le grand parc témoin de ses jeux d'enfant, la chapelle où une tante autoritaire, maîtresse de ce domaine, entraînait pour les offices, sa nombreuse maisonnée. . .

A Ste-Foy-les-Lyon, un quartier excentrique de la ville, furent célébrées l'an dernier, des fêtes en l'honneur du centenaire de la naissance d'un concitoyen: ALEXIS CARREL, le grand savant et le penseur, l'auteur de «L'Homme, cet Inconnu» (prix Nobel 1912) et d'un certain nombre d'ouvrages dont un traité sur la Prière.

Un autre écrivain de la région lyonnaise — un contemporain celui-là — BERNARD CLAVEL, de l'Académie Goncourt, est le chantre du Rhône et de ses mariners. Plusieurs de ses romans ont été adaptés au cinéma ou à la télévision: «Le Voyage du Père», avec Fernandel; «L'Homme du Picardie» et «L'Espagnol», deux feuilletons passionnants que vous avez peut-être vus sur le petit écran au Québec. Même si l'on n'approuve pas les prises de position politiques ou idéologiques de ce romancier, on se doit de reconnaître son réel talent.

Il faudrait en citer bien d'autres, mais j'ai gardé la plus grande place pour un écrivain discret dont, jeune fille, j'avais lu et aimé le premier recueil de poèmes: «Cantiques de Femme». Plus

ieurs lecteurs et lectrices du Bien Public ont sans doute reconnu Mme LOUISE ANDRE-DELASTRE dont l'oeuvre pourrait se comparer à celle de Jeanne l'Archevêque-Duguay par la noblesse et l'élévation des sentiments.

Mme Delastre n'habite plus Lyon depuis quelques années. Toutefois elle a bien voulu me recevoir chez une de ses filles installée ici, au cours d'un de ses passages dans l'ancienne capitale des Gaules. C'est une femme menue, d'un abord simple et direct.

Malgré une constitution fragile, elle a gardé une grande énergie. Après avoir élevé sept enfants, traversé beaucoup d'épreuves: maladie, revers de fortune, etc., elle ne se contente pas de regarder grandir ses vingt-trois petits-enfants, mais elle écrit toujours et donne des conférences sur des sujets historiques, religieux ou poétiques. Elle apporte aussi sa collaboration à des mouvements catholiques traditionalistes.

Mais je laisse la parole à Mme Delastre qui égrène pour nous quelques souvenirs.

— «Vous êtes canadienne française... J'aurais bien aimé connaître votre pays si mes moyens me l'avaient permis. Pendant la guerre en 1939, mes «Cantiques de Femmes» et mes «Nouveaux Cantiques» ont été réédités à Montréal, par Fides, car nous manquions de papier en France à ce moment-là. C'est grâce à cette circonstance que l'on m'a connue chez vous. Je me souviens qu'une Québécoise m'avait écrit qu'elle avait appelé sa fille «Louise-Andrée» à cause de moi.

«Je connais bien Mme Françoise Gaudet-Smet que j'ai reçue chez moi après la guerre. Je la vois à Paris quand elle y vient».

«J'ai vécu longtemps à Lyon, depuis mon mariage jusqu'à la retraite de mon mari. Mais je ne suis pas Lyonnaise: je suis Bourguignonne, de Macon. Je n'ai pas que de bons souvenirs à Lyon... Comme mes premiers poèmes étaient assez intimistes, j'ai été critiquée par la société d'alors, qui admettait difficilement qu'une jeune «bourgeoise» écrive et en

plus, qu'elle évoque l'intimité du couple.»

«Au lendemain de la Libération, j'ai été condamnée à quatre ans «d'indignité nationale», par un tribunal communiste, pour avoir collaboré à des revues catholiques. Ce qui ne m'a pas empêchée de continuer mes activités d'écrivain, mais j'avais repris mon nom de jeune fille pour ne pas être inquiétée.

Vous voyez que Lyon ne m'a pas toujours été très accueillant!...» «Depuis que mon mari a pris sa retraite, nous passons les mois d'hiver au soleil d'Antibes, sur la Côte d'Azur, mais nous vivons pendant le reste de l'année dans la Haute Ardèche, à La Louvesc, qui est un coin des plus pittoresques».

— Parlons maintenant de votre oeuvre littéraire. Cantiques de Femme était votre premier recueil de poèmes. A-t-il été suivi par d'autres ?

— «Oui: les «Nouveaux Cantiques» qui sont la suite des premiers; «Per Crucem» qui a eu un prix de l'Académie Française, «Attente» qui est un poème en prose».

— Ecrivez-vous des vers classiques ?

— «Mes vers sont surtout libres, mais parfois classiques... si l'inspiration adopte ce moule».

— Avez-vous écrit d'autres genres de livres ?

— «Oui, surtout des hagiographies pour les adultes et pour les enfants...»

— Les enfants sont-ils votre «public» préféré ?

— Tous mes «publics» me sont également chers et je suis d'une rigueur absolue pour les uns comme pour les autres: le style seul diffère. Mes biographies demandent beaucoup de préparation et de recherches. Il me faut faire aussi des voyages souvent longs et fatigants pour me documenter sur place, prendre des photos, etc. Mais c'est un travail passionnant et combien enrichissant!»

— Revenons, si vous le voulez bien, à votre première oeuvre: «Cantiques de Femme». Vos lectrices du Québec se rappelleront peut-être qu'elle est divisée en quatre parties: les Cantiques de

l'Épouse, de la Mère, de la Française et de la Chrétienne. Aujourd'hui, en France comme au Québec et partout dans le monde, les valeurs traditionnelles que vous chantiez: mariage, maternité, famille, religion, Patrie, sont profondément menacées. Gardez-vous quand même confiance en l'avenir? Voyez-vous des raisons d'espérer malgré tout ?

— Oui, car mes raisons d'espérer sont d'abord mes enfants, qui ont bien répondu à l'éducation que je me suis efforcée de leur donner; et ensuite, mes petits-enfants à qui leurs parents transmettent ce qu'ils ont reçu. Je sais bien que c'est une infinie minorité qui tient bon; mais après tout, les Apôtres n'étaient que douze et ils furent le levain qui fit lever toute la pâte....»

L'oeuvre littéraire de Mme Delastre compte actuellement vingt-neuf livres, dont la plupart ont été réédités plusieurs fois.

«J'aurais des projets encore pour deux ou trois vies d'écrivain», me confie-t-elle avant de me quitter. Quel enthousiasme chez cette femme frêle et comme elle a su faire fructifier les dons que Dieu lui a départis! Au seuil de la vieillesse, elle est restée entièrement fidèle à l'idéal qu'elle exprimait dans un beau poème qui sert de préliminaire aux «Cantiques de Femme». Le voici, pour conclure cette entrevue:

«J'ai consacré ma plume au Dieu tout blanc, au Dieu des neiges.
J'ai consacré ma plume au Dieu brûlant, au Dieu d'amour,
J'ai consacré ma plume au Dieu tout simple et sans détour, au Seigneur des petits enfants».

- o - - o -

Marie Prayal

Lyon le 19 mai 1974

N.B. - La plupart des ouvrages de Mme Louise A. - Delastre sont en vente aux Editions TEQUI, 82 rue Bonaparte, 75006 - PARIS - France.

Le guide des Artisans créateurs du Québec

Par Jean-Pierre Payette

Le Québec compte aujourd'hui plus de 2,000 artisans, qui atteignent annuellement une production d'au moins 30 millions de dollars. C'est pourquoi, de la poterie à l'icône, en passant par la ceinture fléchée, le macramé, la reliure, la lutherie, la verrerie, la porcelaine, etc., il était urgent de grouper la production artisanale québécoise en un seul guide, facile à consulter.

Sectionné en neuf régions, Le Guide des artisans créateurs du Québec vous permettra de situer l'artisan dans son milieu de vie: Montréal, Rive-Sud et Cantons de l'Est, Trois-Rivières, Québec, Bas Saint-Laurent et Gaspésie, Saguenay-Lac-Saint-Jean, Côte-Nord, Nord-Ouest, Outaouais, Laurentides. Un texte, une photographie

d'ambiance et une carte géographique présentent chaque région. Suivent ensuite les noms des artisans avec notes biographiques, description de leurs travaux, précisions sur leurs lieux d'exposition et de vente. Tout cela accompagné de

plus de huit cents photographies.

Le guide des artisans créateurs du Québec, outil indispensable à qui veut connaître la production québécoise, est en vente partout au prix de \$6.95 l'exemplaire.

Procession de la Fête Dieu comme autrefois

La grande procession de la Fête Dieu aura lieu dimanche le 16 juin prochain à 9.30 hres a.m. dans les rues de Sainte-Thècle. Il y aura en tout trois repositoires qui seront érigés dans le village d'en bas soit chez Alphée St-Amand, chez Albert Lachance, et chez Mme Napoléon Mangan.

La Commission du Centenaire de Sainte-Thècle dont le président est Jean-René Marchand invite toute la population à participer à la grande procession de la Fête Dieu en décorant leur maison de banderolles et de drapeaux. Plus

ieurs groupes de citoyens se sont unis pour réaliser des arches, à l'endroit des repositoires, et diverses décorations distinctives.

Beaucoup de familles ont déjà débuté la fabrication de fleurs artificielles pour jeter au pied du Saint-Sacrement, après le passage des bannières, des drapeaux, etc. La cérémonie débutera par une messe, suivie de la procession comme autrefois. Jadis, la procession de la Fête Dieu se faisait annuellement en juin, dans les rues de Sainte-Thècle. L'événement était célébré avec éclat, et c'est pour cette raison que la Commission du Centenaire a inclus cette activité dans le programme de juin.

Gaétan Veillette.

NE LAISSEZ PAS ROTIR VOTRE CHIEN

Avec l'approche des chaleurs, on doit se rappeler qu'un chien, laissé dans une automobile stationnée, peut souffrir énormément même si les fenêtres sont partiellement ouvertes, nous dit le Col. Réal Comtois, Directeur général de la S.P.A.

Des expériences ont démontré que la température à l'intérieur d'une automobile stationnée à l'ombre avec les fenêtres partiellement ouvertes et par une journée de 75 degrés, peut atteindre 98 degrés dans l'espace de deux heures. Deux heures plus tard si la voiture se trouve en plein soleil, la température peut atteindre 130 degrés même s'il ne fait que 90 degrés à l'extérieur.

Des chiens ont déjà suffoqué à l'intérieur de voitures stationnées durant les chaleurs, voyez-y!

pour le bien public

LE DÉBUT DE LA JUSTICE À T.-R.

Nous empruntons à un prospectus publié par Perspective-Jeunesse les notes suivantes sur les débuts de la justice à Trois-Rivières.

Bref historique du Palais de Justice

Au début du régime anglais, l'administration de la justice se contentait d'une pièce séparée de l'église anglicane St-James (rue des Ursulines) par une simple cloison de planches.

Devant une telle situation, le gouvernement se laisse attendrir et en 1817 signe un "acte pour ériger une salle d'audience avec des dépendances convenables".

Trois Commissaires sont nommés, les ouvriers aussi et en 1818, le corps central du bâtiment s'élève.

1821 voit le Palais de Justice ouvrir ses portes.

En 1822, un conflit éclate entre un Commissaire et le maître-maçon. Mais tout revient rapidement dans l'ordre. La justice suit son cours.

La prison de Trois-Rivières

1646—premier duel de notre histoire. Le coupable fut mis dans une fosse.

Le fort servit également de lieu de détention.

1682—un meurtrier purge sa sentence dans une maison privée.

1705—achat de la maison de J.-B. Pottier, sur la rue Notre-Dame, pour servir de prison.

1752—inspection de la prison par un ingénieur du roi et avertissements pour la réparation.

1760—la prison s'installe dans une partie de l'église des Récollets.

1795—l'église est donnée aux Anglicans et le couvent devient prison.

1811—la salle devenue trop petite et tombant en ruines, le roi Georges III autorise un "acte pour l'élection d'une prison commune avec ses dépendances".

1816—achat d'un terrain et début des travaux selon les plans du premier architecte canadien-français, François Baillargé.

1818—érection de l'actuelle prison.

Les archives du Palais de Justice

Un des plus vieux dépôts d'archives de la Province de Québec repose dans les voûtes du Palais de Justice de Trois-Rivières. Les greffes de 192 notaires, Séverin Ameau (1651) en tête, y sont conservés de même que les archives judiciaires (depuis 1795) et les registres civils (depuis 1654) dans 4 salles: — salle des archives judiciaires — salle des registres civils — 2 salles de greffes.

contenu :

- originaux des registres d'état civil depuis 1654 des 150 paroisses de la région depuis leur fondation.
- actes de tutelles et de curatelles.
- testaments olographes.
- procès-verbaux des arpenteurs et des grands voyers.
- registres de la prison locale.
- registres des insinuations.
- environ 500 plans et cartes géographiques de tous âges.

Un bien mauvais côté de notre Centre Culturel

Le panorama se dévoile magnifique: comment ne pas frémir de fierté devant une ville, une région en pleine évolution, avec son fleuve, ses lointaines rivières, sa rive-sud campagnarde et ses belles cheminées distributrices d'une charmante fumée noire planant à qui mieux-mieux sous les yeux ravis d'une population désireuse de voir ses poumons congestionnés? Mais tout près de nous, existent aussi de bien belles choses: le parc Champlain avec ses édifices encore neufs: bientôt d'ailleurs, ce parc sera agrandi permettant ainsi aux déambulants et aux autres qui se démontrent beaucoup plus statiques pour ne pas dire « figés » de se prévaloir des arbres et quelques fois du soleil.

Oui, c'est vraiment beau; tellement qu'hier, nous sommes descendus dans la rue afin de voir de plus près les charmes de notre centre-ville. A part des flâneurs qui, incidemment, se retrouvent année après année, rien de bien extraordinaire sinon une clinique de sang au Centre Culturel qui regroupait nombre de donateurs et de travailleurs bénévoles. Nous avons pénétré dans ces hauts lieux qu'est le Centre Culturel afin d'examiner d'un autre angle cette magnifique nature. Quelle ne fut pas notre déception de ne pouvoir qu'entrevoir l'objet de notre convoitise!

Pourquoi? les vitres, messieurs dames, étaient tellement sales que nous nous devions de passer le doigt sur cette surface transparente; simple vérification anodine... Dégeulasse! de la poussière noire s'y était collée! Nous avons rapidement modifié l'objectif de notre randonnée pour nous limiter à l'enceinte où nous nous trouvons. Des papiers cependant rarissimes peuplaient le sol du Centre. Des colonnes meurtries par des brise-fer, et plus, des papiers collants, des dessins pleins les vitres, des tapis très abimés par les cigarettes, de la gomme un peu partout.

Nous nous sommes alors dirigés vers l'hôtel de ville. En résumé, beaucoup plus propre malgré que là aussi, si elles avaient pu parler, les fenêtres auraient quémanté un bon nettoyage!

Comment peut-on accepter une telle situation? Ne clamons surtout pas le manque d'argent! Il nous semble que culture et propreté peuvent très bien se côtoyer!... Encore au tout début de la saison touristique, faisons-nous une fierté d'enjoliver notre entourage!...

Si le Centre Culturel a déjà remporté un premier prix pour sa belle apparence extérieure... il s'en mériterait un autre pour l'intérieur peu louable.

Gilles Hébert

Un philosophe

On a évoqué ces jours derniers le souvenir de Will Rogers cet humoriste doublé d'un philosophe qui était durant les années '20 une étoile du spectacle américain. Ses bons mots sont restés légendaires. Il disait notamment de lui-même que les bons mots qu'il faisait n'avaient qu'une portée bien restreinte et apparemment sans conséquence, mais que les farces des politiciens sont beaucoup plus dangereuses car elles menacent toujours de devenir des lois.

Voilà une réflexion que n'aurait pas reniée Sacha Guitry ou Alphonse Allais, ou Tristan Bernard à leur meilleur.

Les idéologies et l'économie

Depuis quelques années, notre monde occidental ne parle plus comme il le faisait dans les années 30 et 40 du danger de l'envahissement du communisme.

C'est que désormais toute la politique est axée sur l'économie, les grands impératifs du commerce international pour lequel il n'y a pas de frontières idéologiques. On parle encore de principes, d'idées, de valeurs nationales, mais au fond on parle

plus de problèmes financiers, de tarifs, de salaires à augmenter pour contrer l'inflation, d'énergie à trouver, de syndicats et de grèves, de nationalisation ou semi-nationalisation des industries, de produit national brut, d'expansion, de production à accroître, d'emploi en somme de put matérialisme.

Par nécessité, nos gouvernements augmentent le réseau de contrôles, de restrictions, de plans économiques, d'ingérences d'organismes étatiques qui s'apparentent de plus en plus à l'idéal socialiste. Certes, on prône encore le vieux vocabulaire où passent des mots comme *libéralisme*, *démocratie*, mais ces mots correspondent-ils encore aux faits? Beaucoup craignent que, dans les pays de l'Ouest, quelques légers changements de structures suffiraient à établir un régime socialiste du type marxiste. D'autre part, phénomène étrange mais qui a les mêmes causes, le monde communiste qui garde lui aussi son vieux vocabulaire agit comme les pays dits capitalistes et doit faire des concessions au commerce, au libre échange commercial pour survivre. Les deux extrêmes tendent à se rejoindre pour satisfaire au *primo vivere*, la philosophie venant en deuxième lieu. Maurice Huot

Un hôpital de mission

En 1639, la Nouvelle-France comptait à peine trois cents colons, établis à Québec, à Beauport, à la côte de Beaupré et à Trois-Rivières¹. Disséminée dans la forêt canadienne, cette maigre population, pas même comparable en nombre aux bandes indiennes qui l'entouraient, tirait sa subsistance de la culture de la terre et de la traite des fourrures. Il y avait six ou sept ans seulement que les Français étaient de retour à Québec, après l'occupation anglaise; on manquait encore du nécessaire et, certainement, personne n'eût pensé à réclamer un hôpital pour les Blancs — qu'on eût été du reste bien incapable de soutenir. N'avait-on pas des chirurgiens² qui soignaient les malades à peu de frais et à la satisfaction générale ?

Pourtant, les Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec affirment qu'« Il y avait [en 1639] plusieurs années que l'on souhaitait un hôpital en Canada »³. Pieuse exagération de la soeur Juchereau de Saint-Ignace, soucieuse de justifier une fondation prématurée ? Non pas, puisque, dès 1634, le jésuite Paul Le Jeune avait en effet souhaité un tel établissement: « s'il y avait icy un Hospital, il y auroit tous les malades du pays, & tous les vieillards »⁴ — mais c'est d'un « Hospital de Sauvages »⁵ qu'il rêvait. Cette précision, qui n'a rien de jésuitique, nous met tous d'accord, le père, l'annaliste et moi, et justifie du même coup le titre que j'ai donné à cette article.

* * *

La région de Québec était habitée par les Montagnais; un peu au-delà, vers l'Ouest, s'étendait le territoire des Algonquins. Ces Indiens parlaient sensiblement la même langue et vivaient uniquement de la chasse, de la pêche et de la cueillette des fruits sauvages. A chaque hiver, ils se dispersaient dans la forêt, par familles de dix à douze personnes, à la poursuite du gibier — et de l'original en particulier. Le soir, ils dressaient les tentes d'écorce et, au petit matin, se remettaient en marche — chaque jour, interminablement. Au printemps, tirant derrière eux leurs grandes traînes, ils se regroupaient à Québec pour troquer leurs fourrures contre des marchandises françaises. Les hautes neiges revenues et les vivres épuisés, ils s'enfonçaient de nouveau dans les bois, raquettes aux pieds, comme l'avaient toujours fait, avant eux, leurs ancêtres.

La vie de ces nomades tenait essentiellement, au cours de leurs grandes chasses, à la mobilité de chaque groupe, comme aussi à une rigoureuse répartition des tâches entre les individus qui le composaient. Qu'un accident les arrêtât quelques jours, et c'était la catastrophe; de même, toute charge et tout être inutile mettaient en péril l'existence de la bande. Malades, impotents, vieillards, s'ils devaient ralentir la troupe, étaient abandonnés à leur sort ou, par une sorte de compassion barbare, tués d'un coup de hache⁶. La mort des faibles était

la condition indispensable de la survie des forts.

On comprend maintenant l'impatience du père Le Jeune de voir se fonder un hôpital où ces vieillards et ces malades, accueillis, soignés et entretenus, seraient dans le même temps instruits des vérités de la religion. L'annaliste de l'Hôtel-Dieu tenait à peu près le même langage, en écrivant que l'institution était destinée moins aux Français qu'aux Indiens, « sujets à de grande maladies, et qui n'avoient aucun moyen d'adoucir la misère ont ils étoient accablés surtout dans leur extreme vieillesse »⁷.

L'appel lancé en 1635 par le père Le Jeune, en faveur de cette fondation⁸, fut entendu par la riche Mme de Combalet, nièce de Richelieu et future duchesse d'Aiguillon, qui, à son tour, la conçut comme une entreprise missionnaire vouée à la conversion et au salut des Indiens⁹. Elle désirait vivement que l'hôpital, doté par elle et dédié au Précieux Sang du Fils de Dieu, « répandu pour faire miséricorde à tous les hommes », s'installât au cœur de la réduction de Sillery¹⁰, créée en 1637. On lui persuada de l'établir à Québec — ce qui n'empêcha pas les premières hospitalières de considérer le salut éternel des Indiens comme le seul « bien » pour lequel elles venaient « en ce nouveau monde »¹¹.

* * *

A leur arrivée à Québec, le 1er août 1639, les trois hospitalières, sous la conduite de la mère Marie Guenet de Saint-Ignace, se virent offrir pour logement la propre maison des Cent-Associés, terminée depuis peu et située en face du fort Saint-Louis. Elles s'y installèrent, en attendant l'achèvement du bâtiment qu'on construisait pour elles sur l'emplacement de l'Hôtel-Dieu actuel, au coteau Sainte-Geneviève. Mais, ayant examiné ces lieux escarpés et visité le chantier, elles décidèrent de renoncer à cette résidence, mal conçue pour les fins auxquelles on la destinait et surtout très difficile à approvisionner en eau. Les travaux furent interrompus, pendant que, chez les Cent Associés, elles recevaient leurs premiers patients indiens, tout en se mettant à l'étude de l'Algonquin sous la direction du père Le Jeune. A l'automne, elles furent débordées: une épidémie de petite vérole ayant éclaté parmi les indigènes, elles durent, devant l'affluence des malades, aménager dans la cour de leur maison des cabanes à la mode algonquine. L'épidémie ne céda qu'à la fin de février, après qu'elles-mêmes eurent été contraintes de s'aliter. « La consolation que nous eûmes parmy tant de misères et de travaux, écrit l'annaliste, « c'est que dans la quantité de Sauvages que nous assistâmes, il n'en mourut aucun sans baptême »¹².

Institution essentiellement missionnaire, l'Hôtel-Dieu de Québec — qu'on appelait encore l'hospital — allait se rapprocher de sa clientèle indigène. Les Indiens, au cours de ce premier hiver, avaient représenté aux religieuses que l'hôpital, situé à une lieue et demie de Sillery, était difficile d'accès, tant en été parce

qu'il était éloigné de la rive, qu'en hiver à cause de l'âpreté des chemins, si bien qu'on attendait, pour les transporter sur le promontoire de Québec, que les malades fussent à l'extrémité, et que beaucoup mouraient avant d'y arriver. Conformément au désir des Indiens et au vœu le plus cher de la duchesse d'Aiguillon, qui venait de doubler, pour ce sujet, le montant de la fondation, portée à quelque 40,000 livres, les Hospitalières décidèrent de s'établir à Sillery. L'incendie de la résidence des Jésuites et de l'église paroissiale de Québec, survenu le 14 juin 1640, en forçant les religieux à occuper une partie de l'hôpital, vint précipiter les préparatifs du déménagement. Le 9 juin, on avait posé la première pierre du bâtiment de Sillery; à la fin d'août, les religieuses s'installèrent dans la maison de M. de Puiseaux, à St-Michel, pendant la construction de leur résidence, dans laquelle elles emménagèrent — bien qu'elle fût « fort peu avancée » — le 1er décembre 1640.¹³

Au printemps de 1641, la menace iroquoise commença à planer sur la bourgade de Sillery. Les Indiens, Montagnais et Algonquins, vinrent alors « placer leurs cabanes tout proche de notre maison, qui leur sembloit plus forte que celle des Peres Jesuites, écrit l'annaliste; aussy est-elle plus grande et toute de pierre »¹⁴. A l'intention de ces réfugiés, les Hospitalières firent élever un grand enclos de pieux, mais à l'intérieur de la clôture conventuelle, de façon à pouvoir les assister commodément, les nourrissant et les entretenant chaque fois que cela était nécessaire¹⁵, gardant et soignant, pendant les grandes chasses d'hiver, les infirmes, les vieillards et les enfants¹⁶, et enseignant les petites Indiennes trop éloignées de Québec pour fréquenter le couvent des Ursulines¹⁷. Elles convertirent un bon nombre de ces païens de tous âges¹⁸. Les Français, toujours bienvenus à l'hôpital, n'y allaient guère pour s'y faire soigner¹⁹; cependant, le 21 novembre 1641, les religieuses commencèrent à recevoir des pensionnaires blanches, les premières étant « les deux petites filles de Mr [Robert] Giffard qui étoit fort de nos amis et [i.e. de même que] Madame son épouse. »²⁰ Le soin des pensionnaires venait alourdir la tâche de ces héroïques religieuses — elles étaient quatre alors — qui, en 1642 seulement, avaient « assisté [...] jusqu'à 300 » Indiens « malades et infirmes »²¹.

Cependant, l'ombre terrifiante des Iroquois s'allongeait de plus en plus sur Sillery: déjà ces cruels s'étaient manifestés à Cap-Rouge²², une lieue au-dessus de la rédaction. Le gouverneur, les Jésuites et les notables, tremblant pour la vie des Hospitalières, tinrent conseil et décidèrent de les ramener à Québec²³ où, dès 1643, on avait repris les travaux sur le chantier abandonné en 1639, avec l'intention d'y transporter l'hôpital indien « s'il surv[enait] quelque accident », ou d'y ouvrir un hôpital séparé pour les Blancs, si ces derniers « se multipli[aient] davantage »²⁴. Les religieuses refusèrent de s'éloigner des Indiens, quel que pût être le danger; le gouverneur leur céda, mais

plaça à l'hôpital une garnison de six hommes²⁵.

Les buissons de Sillery cachaient maintenant des têtes hideuses, peintes aux couleurs de la guerre et attentives aux moindres mouvements des éventuelles victimes. Pris de panique, Montagnais et Algonquins décampèrent en hâte, les uns pour se mettre sous la protection du fort de Québec, les autres pour se perdre dans la profondeur des forêts. Abandonnées, les religieuses quittèrent leur hôpital le 29 mai 1644²⁶ pour s'aller loger à Québec, dans la mesure qu'avaient habitée les Ursulines en 1639-1640²⁷; puis, au cours de l'été, elles emménagèrent dans le bâtiment inachevé du coteau Sainte-Geneviève, où elles sont encore²⁸. De nouveau, les Indiens vinrent cabaner dans leur cour, à l'intérieur d'un enclos de pieux, comme à Sillery²⁹. L'action missionnaire des Hospitalières se poursuivait.

* * *

Pendant longtemps, en effet, elles devaient justifier les espoirs du père Le Jeune, qui, vers 1635, voyait en elles les auxiliaires indispensables des missionnaires jésuites. En 1647 — il y avait huit ans que l'hôpital était fondé —, le père Jérôme Lalemant n'écrivait-il pas qu'aucun Indien encore n'y était mort sans baptême³⁰ ? Après les Montagnais et les Algonquins, dont il s'agissait alors, vint le tour des Hurons réfugiés à Québec et, à l'occasion, des Iroquois de passage. Tous étaient accueillis avec la même charité, le même dévouement, le même zèle apostolique.

La colonie évoluait cependant, et, avec elle, l'Hôtel-Dieu: les Indiens s'éloignèrent graduellement, et la population française augmenta. D'« Hospital de Sauvage », l'institut prit figure d'« Hospital de Français », tout en continuant de rendre des services éminents — de même que l'Hôpital Général de Québec, auquel elle donna naissance en 1692.

André Vachon

1. Voir, dans *Dict. général*, I: 617, la carte de Jean Bourdon, de 1641.

2. « A cette époque, il existait une différence essentielle entre la médecine et la chirurgie: la formation du chirurgien était beaucoup plus sommaire que celle du médecin. » Guy Frégault, *Civilisation de la Nouvelle-France* (Montréal, 1944): 221.

3. Dom Albert Jamet, édité, *Les Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec, 1636-1716* (Québec, 1939): 7.

4. *JR*, VI: 144.

5. *JR*, XXIV: 158.

6. *JR*, V: 102, 140-142, XX: 238, XXIII: 314-316, XXV: 120-122; Jamet, édité, *op. cit.*, 7s., 25.

7. *Ibid.*, 7.

8. *JR*, VII: 256-260.

9. Jamet, édité, *op. cit.*, XX.

10. *Ibid.*, XX, 9, 26; *JR*, XX: 232.

11. *JR*, XXIV: 158; Jamet, édité, *op. cit.*, 12.

12. Jamet, édité, *op. cit.*, 24 et *passim*.

13. Jamet, édité, *op. cit.*, 33.

14. *Loc. cit.*; *JR*, XX: 240, XXIV: 194.

15. *JR*, XXIII: 314-316.

16. *Ibid.*, 310-312, XXV: 220.

17. Jamet, édité, *op. cit.*, 33.

18. *JR*, XX: 238, XXIII: 68.

19. Jamet, édité, *op. cit.*, 35.

20. *Ibid.*, 41.

21. *Ibid.*, 47s.

22. *Ibid.*, 48; *JR*, XXV: 19s.

23. *JR*, XXIV: 148.

24. Jamet, édité, *op. cit.*, 48.

25. *Ibid.*, 49. *JR*, XXV: 192.

26. Jamet, édité, *op. cit.*, 49s.

27. *Ibid.*, 50-52.

28. *Ibid.*, 53.

29. *JR*, XXXI: 158-160.

en quelques mots

par
Maurice Huot

Le cinéma moderne un cloaque

Le cinéma contemporain mérite les critiques les plus sévères. Hormis quelques rares films on n'a produit depuis une dizaine d'années rien de remarquable. Les studios de cinéma produisent de plus en plus pour le petit écran des films de série et des commerciaux. Les films pornographiques pour les salles se sont multipliés.

On a déjà dit que ce type de films dégradants ne durerait qu'un court temps, que les gens s'en dégoûteraient rapidement. Or ce n'est pas le cas. Ces films qui font appel aux plus bas instincts étant malheureusement rentables, de nombreuses maisons de production s'y livrent et en saturer les marchés. Certains de ces films visent même une clientèle instruite et sophistiquée mais ils demeurent quand même des films de voyeurs sans intrigue valable ou les séquences les plus crues ne sont souvent là que pour épicer le produit. La plupart de ces films ne sont que de vulgaires bandes ou on ne prend même pas soin de raconter une histoire et d'y établir un dialogue cohérent selon un scénario qui se tienne. Ce n'est qu'une suite d'images ou le sexe est ravalé, méprisé, sous prétexte d'exaltation. La poésie, la tendresse sont disparues de l'écran pour faire place à un sordide marché de stupre et de chair.

On ose dire pour défendre pareil cloaque que le cinéma suit simplement l'évolution des mœurs. Peut-être, mais il ne s'intéresse guère aux idées. Et si par le film on veut refléter notre époque, comme dans un miroir, c'est donc que l'on vit à une triste époque!

Triste époque en effet où les films sont basés sur le sensationnalisme, la flatterie des passions les plus viles et non pas sur une oeuvre littéraire cohérente et forte.

D'audace en audace, le cinéma finira par se tuer lui-même s'il continue à s'enliser dans les pires excès de l'image sans le secours de l'imagi-

nation, de l'esprit, et de l'idéal.

Ce terre-à-terre ne saurait durer sinon ne parlons plus de septième art.

Industrie du livre

On parle beaucoup du marché du livre au Québec. On cherche les forts tirages du moins quand on est éditeur.

C'est une ambition légitime pour tous ceux qui s'occupent de la partie payante de la production d'un livre. On ne saurait chicaner sans rire ceux qui veulent faire de l'argent dans l'industrie du livre pourvu qu'ils ne moussent pas des idioties affublées du titre très général de littérature. Inutile non plus de jouer à l'hypocrite quand on est auteur.

L'auteur de tout livre vise à le vendre et non à le voir s'empoussiérer sur les tablettes. La gloire c'est bien beau, mais la gloire et l'argent c'est bien beau aussi et rares sont les auteurs qui ne voudraient pas avoir simultanément les deux. Il est entendu que certains auteurs ne pratiquent la littérature que comme violon d'Ingres et qu'étant bien nanti par ailleurs, ils ne cherchent dans l'art d'écrire qu'une saine évasion espérant que leurs oeuvres parviendront au moins à leur cercle plus ou moins étendu de leurs connaissances. Il reste que les meilleures réputations littéraires ont été accomplies à l'intérieur de modestes tirages qui ont pu s'étendre longtemps après l'édition originale grâce à l'abaissement du prix de revient.

Le rôle du critique dans la diffusion des oeuvres littéraires a son importance, surtout quand, comme en France, et de plus en plus au Canada, les critiques ont de la réputation. Peu importe si un critique descend une oeuvre ou la monte aux nues, quant aux tirages. Les deux genres de critique peuvent valoir à une oeuvre l'affection populaire la plus large.

On lit énormément au Québec pour ne mentionner que

ce coin du monde. On lit surtout des magazines et journaux, mais on lit aussi ou du moins on prend connaissance d'une foule de livres et parmi ces derniers, on lit beaucoup les livres dits utilitaires des livres qui renseignent sur une technique précise, une façon de faire les choses. On publie nombre de livres de recettes de cuisine, de santé ou de bonheur. On lit aussi des romans quand leur réputation est établie et qu'ils ont été exploités au cinéma, ou au théâtre selon de plus ou moins savantes adaptations. On peut dire que la chose écrite s'est valorisée du moins quantitativement en ces dernières années.

Le marché du livre existe et sa prospérité dépend d'une foule de facteurs dont le marketing est peut-être le plus grand. Il y a aussi la mode, la vogue, au gré desquelles les écrivains sont ballottés.

Il est intéressant de noter qu'au Québec on commence à avoir des classiques. Plusieurs rééditions d'auteurs anciens notamment dans la collection du Nénuphar de Fides en témoignent.

Un retour

Dans une récente livraison de la revue l'Eglise de Montréal, Vincent Prince à l'approche de la Fête-Dieu fait remarquer avec raison que depuis un certain éloignement de la chose religieuse les manifestations de culte public comme les processions sont tombées en désuétude. Prince se demande pourquoi cette lacune quand dans les domaines profanes tant de gens savent si bien manifester, s'unir pour sortir dans la rue afin de proclamer leurs revendications syndicales ou autres?

C'est un fait que dans nos paroisses ou communautés chrétiennes, on devrait avoir le même courage que les manifestants du syndicalisme ou de partis politiques pour proclamer à titre de croyants catholiques notre foi en Dieu ou en Marie par des démonstrations publiques sur la rue au lieu de s'en tenir à l'intérieur des églises comme des peu-

reux. Des processions religieuses comme celle de la Fête-Dieu comportent certes des risques à notre époque, mais il faut savoir prendre des risques, au moins le risque de démontrer que les Catholiques ne rougissent pas de leur foi. Il y a de plus une leçon à donner aux incroyants, aux indifférents par des manifestations publiques comme les processions dans la rue. En toute simplicité et sans orgueil il faut savoir à certains temps forts de notre vie religieuse savoir affirmer publiquement ce que nous sommes et de quel côté le coeur se trouve. On respecte le plus souvent celui qui sans vouloir s'imposer outre mesure et de façon intempestive a le courage de ses convictions.

Femme libre

Toute cette propagande, ce battage qui est fait au sujet de la libération de la femme n'est qu'un moyen de saper la base de la société, la famille. C'est au fond au nom de cette fausseté sociale qui s'appelle vivre sa vie n'importe comment qu'une absurdité se répand. La femme normale, pas plus que l'homme ne sont libres de vivre à leur guise et selon leurs fantaisies, car l'état normal de la femme et de l'homme c'est le mariage et l'éducation des enfants qui en naissent. Cela oblige à des responsabilités qui limitent certainement la vie individuelle et égoïste. La vie de plaisir, de patachon, démontrée comme normale par les partisans de l'après-moi le déluge est évidemment une fausseté. Aucune société ne pourrait résister si chacun agissait à sa guise comme trop de gens égarés par de fausses doctrines qui circulent et ont tendance à le croire.

Se réaliser soi-même au détriment des autres c'est se détruire et détruire les autres. Les femmes équilibrées se méfient heureusement de ces libérateurs de tout poil en pantalons ou en jupons qui leur promettent mer et monde par voie du divorce, de l'avortement, du libertinage. En somme, les femmes équilibrées se méfient des nouveaux esclavages qu'on leur offre sous le nom de liberté.

Liturgie et créativité

C'est au nom du *renouveau*, ou tout simplement du nouveau, que des néo-modernistes bousculent la liturgie, comme si une nouveauté était toujours un progrès. « On y peut créer des formes nouvelles, mais l'important demeure la qualité, non la nouveauté. De plus, comme rien ne vieillit plus que l'actuel, les créations musicales, architecturales ou littéraires se démodent rapidement. Les éditeurs ne peuvent suivre les changements: à l'ancien missel se substituent des feuilles photocopiées, images de la fugacité des modes. » (Id.)

Beaucoup semblent ne pas comprendre que le *renouveau* en liturgie, comme dans toute la vie de l'Eglise, consiste bien plus dans un *état d'âme rénové*, que dans des attitudes extérieures sans cesse en mutation. Le Pape revient fréquemment sur ce point. Mais est-on à l'écoute du Pape ? . . . Il est vrai qu'il est plus facile de changer des formules que de changer son état d'âme. . .

L'anarchie qui règne actuellement sur le plan liturgique, dans nos milieux québécois, fait songer qu'on s'achemine vers un néo-gallicanisme liturgique, que la France d'après la Révolution a connu.

Les documents du Magistère se multiplient; le Pape parle très nettement; il revient à la charge souvent; de leur côté, les Congrégations Romaines apportent des directives. . . Mais un peu partout des prêtres, et à leur suite des laïcs, se conduisent en maîtres de la Liturgie chez nous.

Les responsables d'un tel état de chose connaissent-ils assez l'histoire de la Liturgie, par exemple en France, aux XVIIe et XVIIIe siècles ? Savent-ils qu'un jour, au début du siècle dernier (1835), un moine bénédictin, géant de science et de vertu, le célèbre *Dom Guéranger*, soutint une lutte acharnée durant quarante ans, pour rétablir en France la Liturgie Romaine, dans sa pureté et son authenticité ?

Dans une récente conférence sur le Vénérable Libermann, donnée à Rome, Mgr Jacques Martin, Préfet de la Maison Pontificale, résumait l'oeuvre liturgique de Dom Guéranger en ces quelques mots: « Dom Guéranger non seulement fonde, à travers mille difficultés et contradictions, la Congrégation bénédictine de France à Solesmes, mais il mène le combat qui conduira à la débâcle des liturgies particulières, plus ou moins teintées de gallicanisme, et au triomphe du rite romain, bientôt adopté par tous les diocèses de France. » (Oss. R., 1-3-74).

Pourquoi faudrait-il chez nous déchoir pour ensuite être relevé par un Dom Guéranger canadien ? . . .

Les innovateurs de tout acabit, ou créateurs, ont eu leurs devanciers. Déjà au IVe siècle, le Pape saint Innocent Ier se plaignait « de prêtres qui ne voulaient pas garder les institutions ecclésiastiques telles que réglées par la tradition des Saints Apôtres ».

Au XVe siècle « la manie des changements liturgiques commença de poindre dans nos contrées », écrit Dom Guéranger. Il ajoute que « le malaise déjà produit par la fièvre liturgique du XVIIIe siècle, se déclara d'une manière si alarmante que l'on vit jusqu'à six ou sept bréviaires et missels se disputer les églises d'un même diocèse ».

Ainsi les bouleversements se multipliaient. Le peuple, un peu comme aujourd'hui, était tiraillé et mécontent. « Voilà, écrit encore Dom Guéranger, que tout d'un coup, ce peuple ne retrouve plus rien de ce qu'il aimait, de ce que sa mémoire, son imagination lui rappelait avec tant de bonheur. Tout est renouvelé autour de lui; mais son coeur et son âme ne se renouvellent pas comme les livres du lutrin; le sentiment s'éteint; il ne se transforme pas à volonté ». (*Institutions liturgiques*, v. III, p. 445, 476, 487, 489).

Chez nous, inconsciemment ou non, on semble vouloir renouveler ce malheureux phénomène. . .

Il s'agit de *maintenir la Liturgie Romaine*, et non d'instaurer une *liturgie canadienne* au nom de la créativité! Dans ce but il serait bon de retenir, et même d'étudier sérieusement trois propositions, énoncées par Dom Guéranger, et prouvées abondamment en 32 pages, propositions qui conservent toute leur actualité en notre temps.

- 1) *L'immutabilité et l'inviolabilité de la Liturgie important au maintien du dépôt de la foi.*

S'insère sur cette proposition l'axiome théologique qui vient du Pape s. Célestin (Ve s.): *Legem credendi statuat lex supplicandi*: la règle de croire découle de la règle de prier. Quand nous prions avec l'Eglise, nous croyons aussi ce que l'Eglise nous enseigne.

L'Eucharistie est au coeur même de la Liturgie, nous l'avons vu plus haut. Notre foi en l'Eucharistie

Notes brèves

—Hermès, dieu de la Ruse et des Voleurs, est, chez les Grecs, inventif et ingénieux. Auteur de l'alphabet, la musique, l'astronomie, les poids et les mesures, il protège en outre les voyageurs des mauvaises rencontres.

— Les premiers documents iconographiques représentant le Chow-Chow tel que nous le voyons aujourd'hui remontent à plus de mille ans av. Jésus-Christ.

— On fête, ce mois-ci, le 150e anniversaire de la première audition, à Vienne, de la 9e symphonie de Beethoven. Il avait fallu huit ans au compositeur pour l'écrire. Les premières esquisses datent de 1816, les trois premiers mouvements de 1823. Il n'achèvera cette oeuvre qu'au printemps de 1824, avec l'"Ode à la joie."

LA GRANDE ENCYCLOPEDIE LAROUSSE. Article "Beethoven".

— C'est en allant au secours de son ancien compagnon, l'aviateur italien Nobile, égaré sur la banquise, avec le dirigeable l'Italia, que l'explorateur norvégien Roald Amundsen disparut dans l'océan Arctique avec le pilote français René Cyprien Guilbaud, en 1928.

— Le mot *conifère* est issu du latin de "conus", cône, et "ferre", porter). On considère les conifères comme des arbres toujours verts la plupart ayant un feuillage persistant, mais certains d'entre eux, les mélèzes, par exemple, perdent leurs feuilles en automne.

— Des 92 éléments chimiques naturels présents dans la lithosphère terrestre, 8 seulement composent 98 pour 100 des roches. Ce sont l'oxygène (le plus abondant), le silicium, l'aluminium, le fer, le calcium, le potassium, le sodium, et le magnésium.

— L'éruption du Vésuve eut lieu en l'an 79, ensevelissant Pompéi sous une couche de cendres qui laissa la ville intacte. On a pu obtenir le moulage du cadavre d'un chien étouffé et brûlé pendant la catastrophe, en coulant du plâtre dans la cavité laissée par le corps de l'animal dont il ne restait rien.

— Les îles des Indes orientales sont peuplées par un majestueux Crustacé terrestre appelé le Crabe des Cocotiers. Il creuse lui-même et tapisse son terrier avec de filaments de coquille de noix de coco. Il se nourrit de ces fruits, qu'il ouvre avec habileté et sait faire tomber en grim pant dans les Cocotiers.

traduit notre compréhension et notre amour de la Liturgie. Où en sommes-nous présentement ? Je crois que les remarques de Dom Oury (cité plus haut) à ce sujet sont singulièrement révélatrices: « Il ne faut pas se le dissimuler, écrit-il, la foi en l'Eucharistie est en péril. Elle l'est du fait de pratiques culturelles très déficientes. Trop de prêtres ont aujourd'hui tendance à traiter l'Eucharistie avec désinvolture et à supprimer toutes les marques de révérence. Le mépris pour les formes liturgiques du passé et une mauvaise compréhension de la réforme liturgique ont conduit à ce résultat déplorable. N'oublions pas que notre responsabilité est engagée en toutes nos attitudes; on pourrait un jour nous demander compte de la baisse prodigieuse de l'esprit de foi, voire de son abandon de la part des catholiques d'hier.

« Supprimer le luminaire, les genuflexions peut sembler peu de chose; mais les autres marques de respect ont tôt fait de disparaître à leur tour; parfois se manifeste un refus positif de l'adoration de l'Eucharistie en dehors de la Messe; n'importe quelle tenue semble bonne pour approcher de l'Eucharistie. Tout cela est déplorable et désastreux de la part de prêtres qui ont été investis de la charge d'éduquer la foi des fidèles et ont reçu mandat de proclamer la Parole de Dieu dans son intégrité (« Ceci est mon Corps »). Que des prêtres puissent se livrer à toutes sortes de fantaisies contraires à la pensée de l'Eglise dépasse l'entendement! » (Ami Cl. 24-1-74).

Tout cela est extrêmement grave et mérite un sérieux examen de conscience. La foi du peuple dépend de celle de ses prêtres.

En réalité je ne fais ici qu'effleurer le sujet. C'est une invitation à la réflexion et à l'étude.

MGR JOSEPH-LOUIS BEAUMIER

LE LANGAGE DE L'ETRANGE : TABOU

La Polynésie nous a donné le mot *tabou*, qui désigne un objet ou un être dont il faut se détourner à cause de son caractère sacré. Le Dictionnaire de la psychanalyse publié par Larousse précise que, selon Freud "le tabou présente deux significations opposées: d'un côté, celle de sacré, consacré; de l'autre, celle d'inquietant, de dangereux, d'interdit, d'impur. . . C'est ainsi qu'au tabou se rattache la notion d'une sorte de réserve, et le tabou se manifeste essentiellement par des interdictions et restrictions. Notre expression terreur sacrée rendrait souvent le sens de tabou".

POUR VOS ASSURANCES

- Automobile
- Accidents
- Responsabilité
- Incendie

RICHARD BERGERON

Coutier en Assurance
Tél.: 375-2655
573, rue Bonaventure
Trois-Rivières

Pour un service
PROMPT ET
COURTOIS

LUCIEN DEFOY

"Huile à chauffage"

Entretien
et réparations
de
brûleurs à l'huile

691 Hertel,
Trois-Rivières

Tél.: 375-9666

Découpez et adressez à :
 Le Bien Public, 1563 rue Royale,
 Trois-Rivières.

Il n'en coûte que \$3. pour s'abonner à notre journal.

VEUILLEZ ADRESSER
LE BIEN PUBLIC POUR UN AN À

Paiement inclus.
 Paiement sur facture.
 C'est un renouvellement.
 C'est un abonnement-cadeau au destinataire dont les noms et adresse apparaissent ci-dessous, suivis de mes propres noms et adresse.

 Nom

 Adresse

 Ville

 (vos noms et adresse s'il s'agit d'un abonnement-cadeau)

Les frères Klimoff

La famille Klimoff était bien connue à Riga, capitale de l'ancienne Lettonie. Le chef en était un médecin traditionaliste et lettré, nourri de la culture de l'ancienne Russie, mais ouvert aux influences de l'Allemagne toute proche. Au foyer des Klimoff la grande musique germanique était à l'honneur, de même que l'iconographie si riche des vieux maîtres. L'après-guerre hélas verrait la dispersion de cette famille exceptionnelle que sa résistance avouée à l'idéologie communiste exposait à la répression. Quatre des fils Klimoff trouvèrent alors asile en Allemagne de l'Ouest et vécurent la vie problématique des réfugiés, jusqu'au jour où, vers la fin des années '40, l'aîné, Constantin, s'amena en Amérique, plus précisément au Québec, à Trois-Rivières où, un soir, au Séminaire, un concert improvisé nous permit d'entendre le grand interprète qu'était ce musicien formé au Conservatoire de Moscou.

C'est à Nicolas Medtner, le compositeur russe vivant à Londres, que Constantin Klimoff dut de s'installer à Trois-Rivières. Il fut accueilli par l'abbé Turcotte ami de Medtner. En notre ville, il donna des leçons de piano pour subsister. Et l'on vit ce pianiste, que Rachmaninof visita souvent à Riga, que l'étrange Scriabine connaissait, enseigner son art à nos petites écolières des Ursulines. Mais la vénérable institution ne devait pas garder bien longtemps un professeur de foi orthodoxe.

Sur les entrefaites, deux autres membres de la famille Klimoff immigrèrent au Canada: Eugène, peintre, et Georges, antiquaire. Le premier vint rejoindre son frère Constantin à Trois-Rivières avec sa famille, et les deux ménages partagèrent, rue Laviolette, en face du Séminaire, un petit appartement orné de touchantes icônes et d'immenses tableaux.

A Noël on y décorait un arbre de Noël à la russe, avec chandelles multicolores et personnages bibliques peints sur de minuscules cartons accrochés aux ramures vertes.

Quant à Georges, précédé en Canada par son gendre, un authentique prince russe devenu photographe, il installa à Québec sa boutique d'antiquaire à l'enseigne du Vieux-Temps, à deux pas du Château Frontenac. Il ne tarda pas à s'imposer par le sérieux de ses recherches et de ses découvertes. Après quelques années, pour avoir étudié notre passé, fouillé dans les vieux livres, parcouru les campagnes à la recherche de pièces rares, il était devenu un parfait connaisseur de notre artisanat le plus ancien. Sa boutique était fréquentée par d'éminents experts et collectionneurs.

Pendant ce temps, l'Université Laval demandait à Constantin Klimoff de diriger son école de musique. Il y déploya sa science de la musique classique, dont une pédagogie empruntée à la plus riche tradition ne tarda pas à enrichir les élèves enthousiastes. Les musiciens canadiens les plus en vue se rendaient à Québec pour assister aux exercices publics de fin d'année. De cette école sont sortis des pianistes de concert parmi lesquels les Le-page et les Le Tourneur s'imposèrent vite par leur jeu très sûr.

De son côté, Eugène Klimoff ne tardait pas à se faire connaître par des expositions qui révélaient au public un art de visionnaire, très personnel, empreint de nostalgie de la vieille Russie. Ses toiles bien conçues, à l'ardent coloris, offraient peu de points de comparaison avec celles de ses contemporains occidentaux. En effet, devant un tableau d'Eugène Klimoff, on est en présence d'un art sans âge

et sans époque, au dessin ferme, d'une étonnante virtuosité de lignes et de couleurs, mais de conception souvent étrange. Et c'est cette affirmation d'une originalité parfois déroutante qui nous attire. D'où viennent cette vision si particulière du monde et cette technique à l'aspect presque insolite qui l'exprime si bien? L'artiste russe a vécu longtemps replié sur lui-même et soustrait, depuis un demi siècle, aux influences occidentales. Il ne saurait donc percevoir son univers sous le même aspect que l'artiste européen des dernières décennies. Son approche de la vérité picturale nous vaut, par contre, cet art d'affirmations singulières et de contrastes qui constituent un des attraits les plus irrésistibles de l'âme slave.

A une certaine époque, les trois frères Klimoff se retrouvèrent à Québec. On leur doit une franche participation à notre vie artistique et culturelle. Ils nous invitaient à progresser en formant des élèves, en dénonçant, par leur assiduité à la tâche, leur sens de l'effort, leur goût du travail, ces malheureuses tendances à l'amateurisme et au dilettantisme que l'histoire a déposées dans l'âme de notre petit peuple.

Sans jamais cesser d'être Russes dans leur fibre la plus intime, Constantin, Georges et Eugène Klimoff ont de mieux en mieux accepté avec les années d'être Canadiens, sinon Québécois, et de travailler à l'enrichissement de notre patrimoine national.

N'a-t-on pas vu Eugène Klimoff publier coup sur coup quatre albums de lithographies sur le vieux Trois-Rivières, le Québec de l'ancien régime, les petits ports de la Gaspésie! Le gouvernement lui demanda par la suite de séjourner pendant plusieurs étés dans les villages de pêcheurs et d'y dessiner les principaux poissons de nos eaux. Le même artiste vient d'achever de nouvelles lithographies dans lesquelles il tente de retenir le charme d'un passé voué à l'extinction, sinon à l'oubli.

A l'âge de la retraite, Constantin s'établit à Montréal avec Eugène et son épouse. Vivant désormais de ses souvenirs, ne cessant d'interpréter pour lui-même les grands maîtres, il y mena pendant quelques années une vie méditative que venait parfois troubler une visite d'ami. Il donnait encore des leçons à de rares élèves soucieux de travailler sous sa direction.

De son côté, le peintre Eugène Klimoff se livrait à un labeur intense. A la longue, la nature canadienne lui avait imposé quelque peu de son rythme et d'un coloris plus âpre qui font de cette dernière époque l'une des plus significatives pour ce peintre à la sensibilité aigüe. Connu pour sa connaissance de l'art slave, on l'invita dans les grandes villes américaines à faire des conférences sur les peintres et les musées de Russie. Dans les milieux orthodoxes les plus exclusifs, on le pria même de restaurer de vénérables icônes ayant appartenu à de grands boyards exilés en Amérique.

Mais l'heure de s'en remettre à la terre d'accueil avait sonné pour plusieurs membres de la famille Klimoff. Après son frère Georges et sa femme Xénia, c'était au tour de Constantin de mourir parmi nous, sans avoir revu la Russie. Il était bien seul, sur sa couche funèbre, dans l'atmosphère impersonnel d'un *funeral chapel* de l'avenue du Parc un certain samedi après-midi. En attendant les quelques parents et intimes qui viendraient s'agenouiller devant sa dépouille j'étais là avec ma famille pour lui tenir compa-

gnie.

Clément Marchand

RENÉ DE COTRET, ST-ARNAUD & CIE

Comptables agréés

André Saint-Arnaud, C.A.
Paul René de Cotret, C.A.

1300, Notre-Dame
Case postale 1464
Tél: 378-4831



**Avant
de donner
un coup de pelle,
donnez-nous
un coup de fil!**

C'est le printemps et c'est le moment de réaliser tous les projets élaborés durant l'hiver: installer une piscine, poser une clôture, planter un arbre!..

Avant de creuser, assurez-vous qu'il n'y a pas de câbles enfouis dans votre terrain. Vous pourriez priver tout le voisinage du service téléphonique; plus moyen de rejoindre rapidement la police, les pompiers, le médecin ou l'hôpital.

Un simple coup de fil au service des réparations de Bell Canada évitera tout inconvénient. On vous dira s'il y a des câbles enfouis là où vous voulez creuser. Ce service est gratuit. Téléphonnez-nous à 4104 AVANT de creuser sinon le fil que vous couperiez pourrait être celui de votre téléphone...

Bell Canada

Le Théâtre des Marguerites battra-t-il cette année tous les records d'assistance ?

Le Théâtre des Marguerites présentera en première, mardi, le 25 juin, une comédie-vaudeville de Jean-Bernard Luc et J.-P. Conty: "Quand épousez-vous ma femme?" dans une mise en scène de son directeur, Georges Carrère.

Un malencontreux incident nous prive, cette année, de la présence en scène de Georges qui pourtant, dit-on, figurera peut-être dans un rôle mineur. L'acteur Ronald France remplira le rôle qu'il devait tenir dans cette pièce aux côtés de Janine Sutto, Guy Provost, Mariette Duval, Gisèle Dufour et Claudine Chatel. Les représentations pu-

bliques débuteront le 25 juin pour se terminer le 31 août.

Dans une déclaration à la presse, Georges Carrère a fait mention des améliorations apportées au Théâtre des Marguerites: isolation du toit, élimination du bruit de la pluie, prolongement de l'auvent extérieur autour de la salle, installation de ventilateurs puissants pouvant renouveler l'air du Théâtre en quelques minutes, etc.

Avec une pièce à succès et une distribution de premier choix, le Théâtre des Marguerites battra peut-être cette année tous les records d'assistance. A. B.



UN CONVENTUM GENERAL de tous les Anciens du Séminaire de Trois-Rivières aura lieu le samedi 14 septembre prochain dans notre ville pour marquer le centième anniversaire de la publication du décret canonique par lequel le "collège" de Trois-Rivières fondé en 1860 devenait le "Séminaire" de Trois-Rivières. C'est donc en 1874 que le séminaire a été officiellement constitué et reconnu par l'évêché comme institution diocésaine.

C'est donc pour célébrer ce centenaire que le Juge Ludovic Laperrière, président de l'Association des Anciens, a annoncé récemment la nouvelle de la tenue d'un conventum général des Anciens. Lors de la conférence de presse, au Grand Salon du S.T.R., on reconnaît entourant le président, parmi d'autres membres du comité, M. Jean-Paul Belleville, chef de la section publicité, et les abbés Bellemare et Hamel. On souligne que ce centenaire sera le premier grand événement que le nouveau Supérieur du Séminaire aura à présider. (A. B.)



Georges Carrère debout, au moment où il s'adressait aux journalistes. De gauche à droite, Ronald France, Gisèle Dufour, Claudine Chatel, Janine Sutto et Mariette Duval. Comme par les années passées, Phil Cossette assume la tâche d'administrateur.

la plus importante société de fiduciaire canadienne-française

TRUST GÉNÉRAL DU CANADA

SERVICES FIDUCIAIRES COMPLETS

Edifice Place Royale, Trois-Rivières
Tél.: 378-4875

HUILE À CHAUFFAGE

ALBERT H. LACHARITÉ INC.

TEL 374 4615
TROIS RIVIÈRES

NOUS ASSURONS VOTRE CONFORT.

24 HEURES PAR JOUR.

2620 rue Notre-Dame T.R.

PLACE DU CENTRE

950 Royale, coin Laviolette

Appartement de grand luxe — bureaux très moderne — vue magnifique — 3 ascenseurs — piscine intérieure et saunas — stationnement intérieur — salle de jeux et réception — bureaux climatisés — service de conciergerie. APPARTEMENTS: 2-3-4-5-6 PIÈCES A COMPTER DE \$145.00 PAR MOIS Location immédiate pour appartement et bureaux.

OCCUPATION A PARTIR DU 1er MAI 1974

Bureau renseignements et location: **378-3332**

Centre Commercial Les Rivières



Dans une autre page, notre collaboratrice Marie Prayal, qui vit à Lyon depuis quatre ans, nous rend compte de l'activité littéraire de sa ville d'adoption qui a donné à la France quelques-uns de ses meilleurs écrivains.

On voit ici, autographiant ses livres lors d'une vente des Ecrivains Catholiques, à Paris, l'auteur de "Cantiques de femmes", LOUISE-ANDRÉE DELASTRE, dont il est question dans cet article.

CROISIÈRES

M/S JACQUES-CARTIER CRUISES

1 JUIN au 30 SEPTEMBRE

DEPARTS TOUS LES JOURS	CROISIÈRE DU CAPITAINE
10.00 - LAC ST-PIERRE: \$2.50 (2½ heures)	ORCHESTRE - 3 heures: \$3.50
14.00 - CHAMPLAIN: \$3.00 (3 heures)	VENDREDI - DIMANCHE Départ: 20.00
20.00 - CROISIÈRE DU CAPT.: \$3.00 (3h.)	{ Juin - Sept. Départ: 20.00
Enfants: 1 à 6 ans (sans charge)	SAMEDI Départ: 19.00
: 6 à 15 ans (moitié prix)	{ Juillet - Août Départ: 22.30
	RESERVEZ A L'AVANCE

ATTENTION SPECIALE AU GROUPE DE 50 ET PLUS
Sur semaine ORCHESTRE disponible sur réservation "BAR"

819-375-3000

INFORMATIONS - RESERVATIONS.
Capt. Luc Harvey
1495 du Fleuve - C.P. 64
Trois-Rivières, P.O.
G9A 5E9

COURSES • COURSES • COURSES

He! n'oubliez pas... c'est un départ pour tous!

MERCREDI, VENDREDI et DIMANCHE SOIR 8 heures

ATTENTION
GUICHET DE VENTE A L'EXTÉRIEUR DE L'ESTRADE OUVERT DE 6h À 7h15 TOUS LES SOIRS DE COURSES

LICENCE COMPLÈTE
ADMISSION: \$1.50
Mercredi, soirée des dames 50¢
Les enfants en-dessous de 16 ans accompagnés ou non ne sont pas admis.

COURSES • COURSES • COURSES

est-ce qu'on a les moyens de brûler ?

inter-loto		TIRAGE DU 7 JUIN, 1974		1,295,079 BILLETS VENDUS	3,892 GAGNANTS	\$818,350.00 EN PRIX	Case postale 908, Place d'Armes Montréal, Qué. H2Y 3J4 Tél: 873-5350-53	
1 ^{er} NO COMPLET	3 2 7 8 2 5 1	gagne \$125,000.	2 ^{er} NO COMPLET	3 2 7 7 0 6 0	gagne \$50,000.	3 ^{er} NO COMPLET	2 8 9 9 5 6 3	gagne \$25,000.
11 billets se terminant par	7 8 2 5 1	gagnent \$5,000.	11 billets se terminant par	7 7 0 6 0	gagnent \$500.	12 billets se terminant par	9 9 5 6 3	gagnent \$500.
117 billets se terminant par	8 2 5 1	gagnent \$1,000.	119 billets se terminant par	7 0 6 0	gagnent \$100.	112 billets se terminant par	9 5 6 3	gagnent \$100.
1,182 billets se terminant par	2 5 1	gagnent \$250.	1,156 billets se terminant par	0 6 0	gagnent \$50.	1,169 billets se terminant par	5 6 3	gagnent \$50.